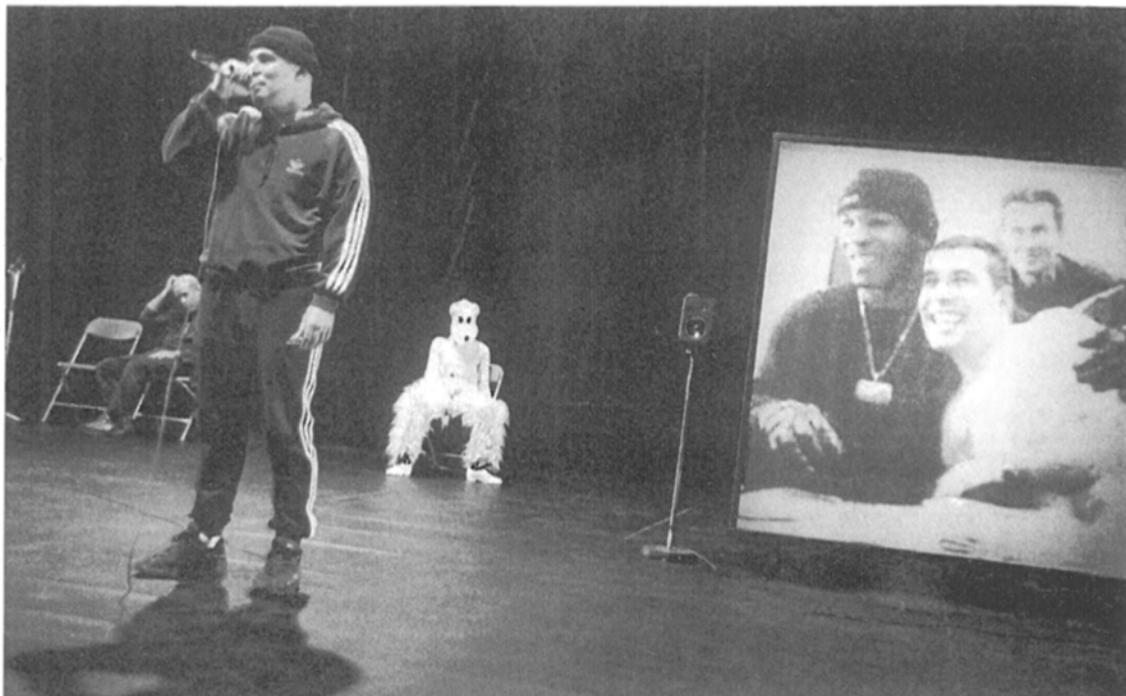


KINGS



Revue de presse



« Kings » mêle video, danse, texte, show, musique. (Photo Patrick Veyssière)

TENDANCES/KINGS

Les rois d'un soir

Michel Schweizer propose « Kings » dans le cadre du festival Tendances et de la saison du CDN

SOPHIE AVON

Depuis ses débuts, Michel Schweizer n'a cessé d'interroger le corps et sa place dans la société. Danseur, chorégraphe, metteur en scène, scénographe, « organisateur d'événements » comme il se présente lui-même avec un certain amusement, cet artiste de 42 ans est un électron libre dans le paysage culturel bordelais. Ses propositions, qui échappent à toute catégorisation, ont le mérite de repenser la notion de spectacle tout en jouant de processus étranges qui, c'est le moins que l'on puisse dire, ne laissent pas indifférents.

Comme « Assanies » il y a trois ans, « Kings » mêle video, danse, texte, show, musique. Qu'importe les moyens quand il s'agit de rendre compte du monde en explorant les rapports entre l'intime et le

public, l'individu et la société, l'expérience personnelle et la nécessité du groupe. De ce miroir posé sur notre société, Michel Schweizer récupère les éclats, fragments de vies, silences, témoignages éphémères, qui alimentent un dispositif plus complexe.

D'autant plus complexe qu'il ne s'agit pas de mettre en scène des acteurs professionnels mais de travailler sur le réel, de faire avec la fragilité des êtres qui habitent le spectacle : « *J'ai du mal à travailler avec des gens qui ont une hyper conscience de ce qu'ils font en scène, dit Michel Schweizer, je préfère que cela reste fragile.* »

A la notion de rôle, il substitue ainsi, en la modifiant, la notion de reality show, partant de l'histoire de chacun et laissant chacun se raconter à l'intérieur d'un cadre pré-déterminé. « *Je trouve qu'il y a de tels déficits de la connaissance de l'autre... Ce spectacle est une façon de réactiver le regard qu'on a sur*

l'autre, de se poser la question : à quoi se résume-t-on ? »

« Kings » apparaît ainsi familier dans ce qu'il rapporte d'un monde où l'insignifiance, le jargon, le pouvoir des marques, la domination économique, mais aussi la place de l'humain constituent un ensemble de signes connus; et subversif dans sa façon de perturber cet ensemble de repères, d'en dégager le sens — ou le non-sens —, de recréer en filigrane une société humaine et marchande. Une société à vendre en somme, dont le catalogue irait d'un fan de Mike Tyson à une danseuse de claquettes déguisée en Pluto, en passant par des danseurs baptisés « échantillons spéculatifs », un marin-pêcheur imitant les vagues ou un prof de golf...

« *Quand j'ai envie d'être provocateur, poursuit Michel Schweizer, je dis que j'ai fabriqué une marchandise faite de sous-produits... Etiqueter cela comme un produit, c'est provocateur, mais cela n'em-*

pêche pas de mettre en valeur cette succession de destins banals... » Dans cette façon d'utiliser le réel tout en soumettant au public un objet bizarre dans lequel chacun est prié de laisser au vestiaire ses habitudes, il y a toujours et encore ce questionnement de la représentation et du rôle du spectateur. « *Il faut assez vite faire comprendre au public qu'il va devoir bosser un peu, mais je comprends qu'il puisse se démobiliser. C'est pourquoi il y a un entracte, pour que les gens qui ne supportent pas puissent s'en aller...* »

D'ailleurs, « Kings » signifie aux spectateurs que pour un soir, ils sont les rois. Ce serait dommage qu'ils ne se frottent pas à l'expérience. Le plaisir, c'est bien connu, est au bout de l'inconnu.

► **Ce soir et jusqu'au 17 mars, à 20 h 30, au TNT/Manufacture de Chaus sures, 226 bd Albert 1^{er}.**

SUD OUES
GRAND QUOTIDIEN REPUBLICAIN REGIONAL D'INFORMATION

Esquisse Michel Schweizer

Sérieusement impertinent

Artiste atypique, un brin provocateur, un brin iconoclaste, Michel Schweizer, rôdé à la performance, a inventé un spectacle inclassable programmé aux Iles de danses 2002. Inclassable et généreux, qui tord le cou aux idées reçues.

SÉRIEUX, mais l'œil malicieux, autrement dit pince-sans-rire, Michel Schweizer se définit lui-même négativement : «N'est pas diplômé en biologie moléculaire. Ne cherche pas à susurrer la danse à l'oreille. Ne l'a jamais étudiée à Berlin, Paris ou New York. Ne l'a pas pour autant découverte à l'âge de quatre ans. N'a toujours pas engagé de plan d'épargne logement...» On ne peut s'empêcher de sourire, bien embarrassé cependant pour faire son portrait. Alors, généreux et l'air de rien, il vole à votre secours. «A ceux qui poussent trop loin leurs questions, je réponds, agacé : Qu'est-ce que vous voulez entendre ? Je suis un produit atypique. Je n'ai pas fait d'école de danse. Mes parents étaient ouvriers, fait rare dans notre profession... C'est ça que vous voulez savoir ?» Bon, ça aide. D'ailleurs, le souvenir qu'on a gardé de lui, une quinzaine d'années en arrière, correspond à ce mélange de gentillesse et de provocation.

Au temps des performances

C'était au concours de Bagnolet, il dansait alors pour Aline Ribière, une remarquable plasticienne du vêtement. «J'étais ravi, stimulé de sentir que la forme de cette pièce n'était pas la chose attendue à cet endroit-là. J'aime être dans cette posture. Et puis, c'était une belle collaboration avec Aline Ribière...» Il l'a rencontrée parce qu'à l'époque, il participait à des performances dans des lieux insolites. En effet, au début des années 80, parallèlement à «des études dans le social» – qu'il abandonnera parce qu'il ne se sent pas prêt à cette activité – il s'intéresse au théâtre et à la danse. C'est le temps des performances. Il en mène une dans le cadre de ses études et rédige un petit mémoire sur le happening. «J'aimais déjà les entreprises risquées qui débordent du cadre et touchent autre chose que les disciplines du corps. L'aspect intéressant de la performance, c'est la dimension du vivant directement recevable par le spectateur. Ce n'est pas écrit, juste quelques repères, et



l'on va vivre une seule fois l'expérience. Mais aujourd'hui j'ai des réticences sur la dimension égocentrique du performer que je trouve souvent en rupture avec l'extérieur.»

Or, Michel Schweizer tient à partager avec le public. Après la collaboration avec Aline Ribière, victime, considère-t-il, d'être à Bordeaux, une ville sans dynamisme culturel, il poursuit et crée de «beaux objets chorégraphiques». Un jour, «j'ai tout arrêté pour réfléchir sur le sens du spectacle dans notre société.» Période difficile. Il tente une première expérience, «Assanies», où l'on trouve «un danseur, un enseignant à la retraite, des images vidéo et internet en direct. Un peu tendance, dans l'air du temps.» Il y gagne un petit partenariat régional pour le projet suivant.

L'idée de «Kings» part de la rencontre avec un jeune

L'aspect intéressant de la performance, c'est la dimension du vivant directement recevable par le spectateur. Ce n'est pas écrit, juste quelques repères, et l'on va vivre une seule fois l'expérience.

garçon, si enthousiasmé par le boxeur Mike Tyson que Canal+ l'emmènera en Angleterre interviewer son idole. «Je lui ai proposé de raconter ce souvenir sur scène. J'ai commencé par un travail relationnel, introspectif et respectueux, bâti sur l'idée qu'il était utile aujourd'hui de plonger les gens dans un vis-à-vis sans ombre sur scène.» Viendront se juxtaposer un ex-danseur de Régine Chopinot, un autre de hip hop, une danseuse de claquettes, un

maitre-chien... Tranches de vie de «rois» d'un soir, «Kings» détourne le principe du *reality show* en le faisant entrer dans le système de la représentation. Le projet est sélectionné sur dossier pour Bagnolet. Michel prépare alors une demi-heure et se retrouve – «étrange souvenir !» glisse-t-il – au gymnase Maurice-Bacquet avec un nouvel Ovni – objet volontairement non identifiable – qui reçoit des encouragements et gagne des coproducteurs. «Le contenu est une exposition de matériaux autobiographiques, mais «Kings» est très écrit, négocié avec les personnes et construit pour provoquer un maximum de plaisir. Le mixage de réalité, à des degrés divers, et de représentation est troublant, y compris pour les protagonistes dans l'exercice d'interprètes.» Bref, un objet culturel qui, à ce titre, a une valeur marchande.

Eveiller un autre regard

Michel embauche donc un maître-chien pour le surveiller, «selon une partition très simple, une déambulation précise, jusqu'à faire mordre un coin du tapis de danse, au grand scandale de certains spectateurs. Habilement dosé sur le temps et dans l'espace, c'est un élément de perturbation qui dynamise la tension.» Notre iconoclaste a derrière la tête de se jouer «des enjeux relationnels qu'entretiennent l'art, le politique et l'économie.» Il espère, en désarçonnant un peu le spectateur, éveiller un autre regard, débarrassé de ses a priori sur un boxeur «tout muscle et pas de cervelle» ou sur un danseur «virtuose évidemment»... Catalogué tantôt danse tantôt théâtre, le spectacle suscite l'intérêt des publics et des réactions tranchées. Cette qualité d'inclassable est le premier pas pour amener les gens à laisser leurs œillères et regarder leur voisin, et – qui sait ? – peut-être même rompre l'enfermement, la solitude. Ne serait-ce pas l'obsession de notre généreux provocateur ? Et l'impertinent de concocter déjà un autre spectacle où pousser un peu plus loin le bouchon.

Revue DANSER / Bernadette BONIS

Esquisse Michel Schweizer



Un des personnages schweizeriens de «Kings».

P. WEISSÉRE